

# A Douarnenez : [suite]

Autor(en): **Dubarry, Armand**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 12

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183226>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## A DOUARNENEZ

V

Ce filet magique, elle le portait à sa ceinture, et il était difficile de le lui enlever autrement que par surprise. Pour cela, il ne fallait point se laisser séduire par les charmes trompeurs de la sorcière, ne point se laisser éblouir par ses richesses, ne point s'enivrer de ses vins.

Or, Stevan s'était juré d'être froid comme marbre, de résister à toutes les séductions.

Quoiqu'il n'eût aucun talisman à sa disposition, il ne doutait pas de vaincre en agissant ainsi, persuadé que la tentation est l'âme la plus redoutable de Sa Majesté le diable.

Il était quatre heures quand il arriva au bord du fameux étang.

Mais il eut beau chercher, écarquiller ses yeux, il ne vit rien que des gazons marins, des touffes de genêt et de l'eau saumâtre.

Quant au canot couleur de mer, en forme de cygne, qui devait le transporter au palais de la fée, il n'y en avait pas plus que d'éléphants dans les landes de Cornouailles.

« Le cygne est sans doute chez la Groac'h, se dit le gars; attendons-le. »

Et il s'assit à l'ombre de la touffe de genêts qui marquait l'une des extrémités de l'étang.

A la nuit close, comme rien n'apparaissait, il se coucha sur l'herbe, la tête appuyée sur ses bras croisés, et s'endormit. Le lendemain, le cygne ne se montrant pas plus que la veille, l'inquiétude l'envahit.

— Ho! ho! murmura-t-il, est-ce que les *Discrevellerr*s et les *Marvailherr*s auraient menti? est-ce que la Groac'h de l'île du Lok ne serait qu'un mythe?...

Il attendit vainement encore toute la journée, toute la soirée, toute la nuit suivante et jusqu'au dimanche. Alors, ses provisions étant épuisées, il tenta un dernier effort, un effort suprême.

« Le cygne est peut-être mort, pensa-t-il; dans ce cas, je pourrais me morfondre ici pendant mille ans; cherchons seul le palais de la Groac'h; aussi bien le temps me presse. »

Et, se débarrassant de ses vêtements, il plongea et replongea dans l'étang, où il ne trouva partout qu'un fond de vase et des hautes herbes aquatiques.

« Sainte Vierge! s'écria-t-il après plusieurs heures de cet exercice et en s'affaissant sur le gazon marin, je suis perdu!... »

A ce moment, le souvenir de Tinah revint plus vif à sa pensée, le désespoir le saisit, et il se mit à sangloter. La réalité ne tarda pas à le ramener au calme, sinon à la tranquillité absolue.

— Il ne s'agit pas de pleurer, fit-il en se levant résolument; il s'agit de quitter cette île maudite, de retourner au plus vite sur le continent, et, en attendant, de trouver de quoi manger.

De quoi manger!... Là était le hic. Heureusement, Stevan savait se débrouiller. L'île était couverte de pousses d'asperges, d'excellentes herbes, de bons champignons; il cueillit un peu de tout cela et fit un souper à faire dresser les oreilles à une vache ou à un lapin.

Cet ordinaire alla bien pour une fois, même pour deux, voire pour trois, mais, à la quatrième, le gars se prit à désirer follement un morceau de pain noir et une tranche de lard rance. Son estomac se creusait, ses tempes battaient, il avait la fièvre de la faim. Pourtant il lui fallut se contenter de ce régime frugal, auquel il ajouta un jour deux jeunes lapins et trois passereaux qu'il était parvenu à attraper et qu'il dut dévorer crus, n'ayant point de feu pour les faire rôtir. Par une fatalité cruelle, aucun pêcheur, aucun bâtiment ne passait devant l'île du Lok depuis qu'il y végétait.

Il y avait cinq semaines qu'il menait cette existence de sauvagerie, de ruminant, et déjà il commençait à croire qu'il mourrait abandonné aux Glénans, lorsqu'il aperçut, un matin, à l'est-sud-est du Lok, un caboteur de Douarnenez, un navire appartenant au poissonnier Matelinn, le père de Marga-

ridd, qui revenait de Nantes et courait au plus près, tribord amures sous ses deux focs.

Casser une branche d'arbrisseau, attacher sa veste au bout, monter sur le rocher le plus élevé du bord de l'île, hêler le navire de toute la force de ses poumons, fut pour le pauvre naufragé l'affaire d'une minute. Tout d'abord, on ne le vit pas, on ne l'entendit pas; mais, comme il est rare qu'un bâtiment passe près d'une terre sans que son équipage examine cette terre, à la fin un matelot le découvrit, et une barque vint le chercher.

— Ayol (1)!... soupira Stevan, pâle comme un mort, en posant le pied sur le pont du navire et en se laissant choir sur un paquet de câbles, près du grand mât.

Un verre de cognac, des soins empressés, un peu de nourriture, lui rendirent quelque force. Dès qu'il put causer, on l'interrogea. Il raconta son odyssee en rougissant.

— Encore un cadeau à saint Pierre! s'écrièrent en riant les matelots lorsqu'il eut fini, et comme si une rafale eût enlevé le suroï de l'un d'eux.

Stevan baissa le nez, car il sentait que son roman prenait une tournure peu héroïque; d'ailleurs l'équipage, qu'il connaissait, venait de lui rendre un trop grand service pour qu'il songeât à se fâcher. Il fit contre fortune bon cœur, avoua qu'il avait été sot d'ajouter foi à l'histoire de la Groac'h de l'île du Lok, accepta avec empressement le hamac que lui offrit le quartier-maître, vieux cheniqueur que son père avait employé pendant une dizaine d'années, et, comme il ne tenait plus sur ses jambes, alla se reposer. Quand il se réveilla, après un somme réparateur et sempiternel, le navire entra dans le port de Douarnenez.

Stevan remercia le capitaine, promit aux matelots de leur payer de l'eau-de-vie le lendemain, à l'auberge du *Grand-Saint-Nicolas*, sauta dans la chaloupe qui venait d'être mise à l'eau pour former le va-et-vient entre le bâtiment et le quai, et, dès qu'il eut pris terre, se sauva, comme si le diable l'eût poursuivi, dans la direction de Plouaré.

Une puissance secrète le poussait.

Où allait-il? A Kerlas, par Dieu!

« Tinah! Tinah! murmurait-il en dévorant l'espace. »

Et, sans qu'il sut pourquoi, son cœur se serrait, son cerveau s'enflammait, ses yeux se mouillaient de larmes.

Il traversa Plouaré sans ralentir son allure, et enfila le chemin qui conduisait à la ferme d'Antoine Gorou, chez sa *pennerèz* bien-aimée!

Le soleil était chaud, la route poussiéreuse, la campagne toute fleurie.

Il s'arrêta pour reprendre haleine sous un buisson d'au-bépine, d'où il apercevait: d'un côté, le toit rouge de la ferme de Tinah; de l'autre, le clocher de Kerlas.

Là, il réfléchit un instant sur sa situation.

Il s'était embarqué le dimanche de Quasimodo, le 7 avril, et il revenait la veille de la Pentecôte, le 18 mai. Dans quel état? Hélas! il n'osait y songer.

(1) Exclamation familière en Bretagne. (A suivre.)



La livraison de *mars* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants: I. UN MÉDECIN MODERNE. — ALBERT DE GRÈFE, par M. le Dr F. Horner. — II. LE PINSON DES COLLOMBETTES; nouvelle, par M. Louis Favre. (Troisième partie.) — III. EXPLORATIONS DANS L'ASIE CENTRALE. — ASSAM ET LE PAYS DES MISHMIS, par M. Aug. Glardon. — IV. DE SCHWYTZ A SCHWYTZ PAR SION; note de voyage, par M. Eugène Rambert. (Troisième et dernière partie.) — V. LA FRANCE ACTUELLE, par M. Ed. Tallichet. (Troisième partie.) — VI. CHRONIQUE PARISIENNE. — VII. CHRONIQUE ITALIENNE. — VIII. BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, Lausanne.

## THÉÂTRE DE LAUSANNE

Demain, dimanche, clôture irrévocable: **Lausanne à vol d'oiseau**. — On commencera par **Les femmes qui pleurent**, comédie en un acte.

L. MONNET.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY